

Jean-Marie Harribey révisé Marx sur le travail productif

par Michel ZERBATO
Version longue – Février 2016

Dans son dernier « retour sur le travail productif », Jean-Marie Harribey (JMH) réitère une argumentation qu'il m'a déjà opposée quant à mon point de vue, que je crois marxiste, sur l'improductivité du travail dans les services¹.

En résumé, il n'accepte pas l'idée que la richesse d'une nation mesurée par la valeur économique soit matérielle et que le travail dans les services soit un travail improductif de valeur, ce dont il résulte, selon moi, que les services opèrent une ponction sur la valeur produite dans l'industrie, ce que je résume en disant que l'industrie paie les services. Dans la *Lettre* citée en note 1, il considère que ce point de vue est « la version marxiste traditionnelle de cette idéologie libérale [de la théorie économique] qui a longtemps affirmé que les services [...] étaient financés par un prélèvement sur la plus-value produite par les prolétaires employés par les capitalistes ». Et il ajoute, pour ringardiser sa cible : « comme on le lisait dans les manuels des années 1950 »².

Comme la marchandise capitaliste, l'argumentation de JMH « diffère en ceci de l'amie de Falstaff, la Veuve l'Éveillé, qu'on ne sait où la prendre »³. La difficulté vient de ce qu'au départ de son argumentation, JMH se réfère tout à fait correctement aux notions de base définies par Marx, mais qu'ensuite il tient, avec assurance, un raisonnement tellement parsemé de formulations inattendues que l'on a du mal à le suivre sans s'arrêter longuement à chaque étape afin de bien le décrypter et de comprendre par quel chemin il parvient à ses conclusions.

Ainsi, au troisième paragraphe de sa prose, JMH commence par rappeler la définition du travail productif dans le mode de production capitaliste : est productif « celui qui produit de la valeur (et donc de la plus-value) pour le capitaliste ». Le paragraphe suivant continue par un rappel tout aussi fondamental du triptyque valeur d'usage-valeur-valeur d'échange, puis il insiste bien sur la place de la validation sociale du travail, ce qui paraît tout à fait classique, mais qui est en au centre de sa redéfinition de la notion de travail productif.

La question est alors de comprendre comment, sur la même base analytique que moi, il peut aboutir à une conclusion opposée à la mienne. Je vais donc d'abord résumer ce qu'a écrit Marx sur le travail productif, afin de voir ensuite, en suivant pas à pas le raisonnement de JMH, comment il parvient à qualifier de productif le travail dans la sphère non marchande, pour enfin dégager l'enjeu politique de sa révision des principes de base de l'analyse marxiste de la marchandise.

1. Le travail productif chez Marx

Dans sa critique de l'économie politique classique, Marx discute longuement la notion de travail productif et note l'apport d'Adam Smith au progrès de la science sur ce point. Il revient maintes fois sur le sujet, reprenant parfois mot à mot des paragraphes entiers d'un écrit à l'autre. J'utiliserai principalement deux textes assez systématiques sur le travail productif, dont on a tardivement découvert les manuscrits : l'un étant la Section H du *Sixième chapitre inédit du Capital*, l'autre, plus connu, étant les *Théories sur la plus-value* (souvent présentées comme le Livre IV du *Capital*.) L'édition de *Œuvres* de Marx dans La Pléiade, que cite JMH, regroupe dans le tome II d'*Économie*

¹ Dans la *Lettre d'Espaces Marx Bordeaux Aquitaine* de décembre 2013, n° 198, il présentait à peu près les mêmes arguments qu'ici contre mon article sur le rapport entre valeur et richesse que j'avais publié dans Respublica (<http://www.gaucherepublicaine.org/respublica/sur-la-valeur-et-son-partage/5451>), sur la base d'une intervention aux « Journées d'étude Espaces Marx-IEP de Bordeaux » de décembre 2012.

² JMH fait peut-être allusion *Manuel d'économie politique de l'Académie des sciences de l'URSS, 2^e édition (1955)*, Éditions Norman Béthune, Paris, 1969. Ce manuel, bien que « stalinien », ne contient pas que des stupidités.

³ Cherchant, au tout début du *Capital*, à « pénétrer le secret de la forme valeur de la marchandise », Marx exprime ainsi la difficulté d'en saisir toute la réalité. Cf *Le Capital* (Livre I), Flammarion, p. 50.

de larges extraits de ces deux manuscrits, avec une traduction parfois assez différente de celle de Roger Dangeville⁴ ou des Éditions sociales (*traduttore, traditore.*)

La place me manque pour reprendre dans le détail l'ensemble des développements de Marx, qui sont très éparpillés, j'ai simplement essayé de dégager leur logique globale et les points principaux.

• *Définitions de base : richesse, marchandise et valeur*

Marx part du constat que dans le cadre d'une formation sociale capitaliste (« la société bourgeoise », dit-il), « la richesse des sociétés s'annonce comme une "immense accumulation de marchandises" »⁵. Une marchandise est un objet utile, ce qui lui confère une valeur d'usage particulière, déterminée par le travail concret qui l'a produite. L'ensemble de ces valeurs d'usage, « l'ensemble des choses nécessaires et commodes à la vie », pour reprendre l'expression d'A. Smith, constitue la richesse économique de la société.

Mais ces marchandises, qui permettent la reproduction sociale, sont le produit du travail social, abstrait, et c'est ce qui fait leur *valeur* économique, la quantité de travail social mesurant la quantité de valeur. C'est le marché qui valide le caractère social du travail acheté et mis en œuvre par un capitaliste individuel, dans la mesure où la vente des marchandises produites dégage un profit qui valorise le capital engagé. Le marché reconnaît donc la *valeur d'échange* attachée à une marchandise donnée en tant que fraction de la valeur sociale et l'argent, qui est l'équivalent général de l'ensemble des valeurs d'échange, est leur expression monétaire sur le marché, à travers le prix, qui est une quantité d'argent : « du point de vue de la valeur d'usage, chaque marchandise n'exprime qu'un aspect de la richesse matérielle, [...] dans la mesure où elle répond à un besoin particulier. L'argent, lui, [...] renferme toute la richesse matérielle qui se déploie dans le monde des marchandises. »⁶.

Ainsi, la valeur globale de ces choses concrètes, mesurée par la quantité de travail socialement nécessaire pour les produire et égale à la somme des valeurs d'échange, est la richesse économique de la société sous sa forme abstraite, et l'argent en est l'expression monétaire : « L'ouvrier libre reçoit [ses moyens de subsistance] en monnaie, en valeur d'échange, forme sociale abstraite de la richesse ».⁷

Cependant, certaines valeurs d'usage ont un prix sans être des valeurs d'échange. Ainsi, le capitaliste achète la marchandise force de travail, qui a une valeur d'échange, exprimée par le salaire, parce qu'il a besoin de sa valeur d'usage, le travail, qui lui est utile parce que la vente des marchandises produites, peu importe lesquelles, lui procurera un profit. Marx distingue la marchandise simple, prise sous l'angle des échanges marchands, avec sa valeur d'usage qui fonde sa valeur d'échange, et la marchandise capitaliste, forme du capital, de la valeur qui produit de la valeur, ou de l'argent qui fait de l'argent.

• *Seul le travail salarié est productif, mais il ne s'ensuit pas que tout travail salarié soit productif*

Comme le rappelle JMH, Marx définit alors le travail productif, non comme le travail qui produit une valeur d'usage, mais comme le travail qui enrichit le capitaliste, c'est-à-dire qui produit des marchandises ayant une valeur supérieure à celle qu'elles ont coûté, la différence étant la plus-value : « Du simple point de vue du procès de travail en général, est productif le travail qui se réalise en un produit ou, mieux, une marchandise. Du point de vue de la production capitaliste, il faut ajouter : est productif le travail qui valorise directement le capital ou produit de la plus-value. »⁸ Ainsi, « Pour distinguer le travail productif du travail improductif, il suffit de déterminer si

⁴ Par exemple http://classiques.uqac.ca/classiques/Marx_karl/capital_chapitre_inedit/capital_chapitre_VI_inedit.doc

⁵ Cf Pléiade, I, p. 561.

⁶ *Op. cit.* p. 382.

⁷ Par exemple : *Chapitre inédit*, p. 89.

⁸ *Op. cit.*, p. 95, Pléiade, II, p. 387.

le travail s'échange contre de *l'argent proprement dit* [il s'agit alors d'une dépense de revenu] ou contre de *l'argent-capital* [et il s'agit d'une avance de capital] ».⁹

Une première conséquence de cette définition est donc que seul le travail salarié peut-être productif, puisque c'est l'achat de la force de travail qui définit le rapport de production capitaliste, dans lequel les marchandises produites contiennent la plus-value et dont la vente réalisera le profit : « Au cours du procès de production, le travail, *grandeur fluide de valeur*, se matérialise directement dans des objets. »¹⁰.

Ainsi, un travail exécuté dans le cadre d'un mode de production pré-capitaliste, n'étant par définition pas acheté en vue de faire de la plus-value, n'est pas un travail productif au sens de Marx. En achetant un produit quelconque à un artisan, le client n'achète pas son travail, mais le produit de son travail, il n'engage pas du capital variable, il dépense son revenu. Par contre, s'il achète le même produit chez un capitaliste, fabriqué par des salariés, le même travail concret est productif (de valeur, donc de plus-value). Dans le premier cas, il produit une valeur d'usage, dans le second, une valeur d'échange.

Marx donne plusieurs exemples, dont celui du tailleur qui peut fabriquer un pantalon directement chez son client ou en tant que salarié d'un marchand de pantalons¹¹. Dans le premier cas il est improductif, dans le second il est productif, parce que le marchand l'a salarié en espérant qu'en même temps qu'il fabrique le pantalon, il produise de la plus-value, ce qui suppose que le salaire équivaut à moins d'heures de travail qu'il n'en exécute.

Une seconde conséquence de cette définition est qu'« il ne s'ensuit pas que tout salarié soit un travailleur productif »¹². En effet, si le salaire versé à un travailleur achète la force de travail pour seule valeur d'usage de prestataire de service, la force de travail n'étant pas « incorporée au procès de production capitaliste », l'argent engagé est une dépense de revenu et le travail est improductif. C'est là toute la question de l'insertion des services dans la formation sociale capitaliste : « Toutes les fois que le travail est acheté pour être employé comme *valeur d'usage*, à titre de *service* - et non pas comme *facteur vivant*, échangé contre le capital variable, en vue d'être incorporé au procès de production capitaliste - il n'est pas productif, et le salarié qui l'exécute n'est pas un travailleur productif. [...] Il en est [ainsi] des *services* qu'il achète volontairement ou par la force des choses (services fournis par l'État, etc.). Ce ne sont pas des travaux productifs, et ceux qui les effectuent ne sont pas des *travailleurs productifs*. »¹³

Et Marx d'insister : « Avec le développement de la production capitaliste, tous les services se transforment en travail salarié et tous ceux qui les exercent en travailleurs salariés, si *bien qu'ils acquièrent ce caractère en commun avec les travailleurs productifs*. C'est ce qui incite certains à confondre ces deux catégories, d'autant que le salaire est un phénomène et une création caractérisant la production capitaliste. En outre, cela fournit l'occasion aux apologistes du capital de transformer le travailleur productif, sous prétexte qu'il est salarié, en un travailleur qui échange simplement ses *services* (c'est-à-dire son travail comme valeur d'usage) contre de *l'argent*. C'est passer un peu commodément sur ce qui caractérise de manière fondamentale le travailleur productif et la production capitaliste: la production de plus-value et le procès d'auto-valorisation du capital qui s'incorpore le travail vivant comme simple agent. Le soldat est un salarié, s'il est mercenaire, mais il n'est pas pour autant un travailleur productif. »¹⁴

⁹ *Op. cit.* p. 103, cf aussi p. 97.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 97, Pléiade II, note (a) p. 389.

¹¹ *Op. cit.*, p. 102, Pléiade II, note (a) p. 395.

¹² *Op. cit.*, p. 97, Pléiade II, p. 3 .

¹³ *Chapitre inédit*, p. 98.

¹⁴ *Id.*

Plus généralement, tout travail qui n'a pas de rapport direct avec le procès de production n'est pas productif, même s'il est salarié : « Même si les fonctionnaires deviennent des salariés en régime capitaliste, ils ne deviennent pas pour autant des travailleurs productifs. »¹⁵

• *Services et travail productif*

Ainsi, clairement, un travail salarié qui fournit des services à un capitaliste n'est pas productif dans la mesure où il n'entre pas dans le procès de production de marchandises contenant de la plus-value, même si ces services accroissent la productivité des travailleurs productifs. Et Marx de préciser que « leur prix peut même entrer dans celui des marchandises, l'argent dépensé pour eux formant une *partie du capital avancé* »¹⁶. Il faut comprendre que cet argent est de l'argent-capital qui fonctionne comme simple moyen de circulation, simple moyen de régler un achat : l'achat d'un service est une dépense de revenu et le travail qui a fourni le service n'est pas productif (de valeur, donc de plus-value).

Ainsi, « les *impôts*, le prix des services de gouvernement, etc. [sont des] *faux frais de production*, une forme contingente - et nullement déterminée, immanente et nécessaire - du procès de production capitaliste. Si, par exemple, tous les impôts *indirects* étaient changés en impôts *directs*, il faudrait les payer avant comme après, mais ils n'apparaîtraient plus comme une *avance de capital*, mais comme une *dépense de revenu*. »¹⁷

Marx donne d'autres exemples, « tout ce qui, ayant trait aux stipulations entre possesseurs de marchandises dans l'acte d'achat ou de vente, n'a rien à voir avec le rapport du capital et du travail. »¹⁸ Il s'agit des frais de justice commerciale (avocats, experts, etc.) que l'on peut élargir à l'ensemble de l'activité de l'entreprise (licenciements, brevets, etc.).

Cependant, Marx précise bien qu'un travail improductif peut induire du travail productif et donc la production de richesse matérielle : « le criminel ne produit pas seulement des crimes [...], mais aussi l'inévitable traité par lequel le professeur jette comme « marchandise » ses conférences sur le marché général. Il se produit de la sorte une augmentation de la richesse nationale, abstraction faite du plaisir que le manuscrit du traité confère à son auteur »¹⁹.

Marx a ainsi discuté le cas des enseignants, artistes, écrivains, etc., qui vendent leur production intellectuelle, immatérielle, afin qu'elle laisse « une trace palpable » : « ainsi, les livres, tableaux et autres objets d'art peuvent se détacher de l'artiste qui les a créés »²⁰. L'éditeur capitaliste produit des marchandises capitalistes, mais le travail de l'écrivain rémunéré par des droits d'auteur n'est pas productif pour autant.²¹

Cependant, un travailleur intellectuel, un ingénieur informaticien, par exemple, salarié d'un constructeur automobile et qui conçoit un logiciel pour optimiser le fonctionnement du moteur est incorporé au procès de production immédiat car il fait partie du collectif de travail. Et son travail est productif, non pas parce qu'il est utile, mais parce que sa force de travail est achetée en vue de faire

¹⁵ *Id.*

¹⁶ *Chapitre inédit*, p. 98-99 ; Pléiade, II, p. 391.

¹⁷ *Chapitre inédit*, p. 100. Cette affirmation vient en renfort de celle de la note 12. Ainsi, que des services à l'entreprise soient payés par les cotisations sociales patronales, qui apparaissent comme *avance de capital*, ou l'impôt sur les sociétés, qui est une dépense de *revenu* (le profit), le travail qui les produit est pareillement *économiquement improductif*.

¹⁸ *Op. cit.*, p. 99.

¹⁹ Pléiade, II, p. 399.

²⁰ *Op. cit.*, p. 103.

²¹ Cependant, « le littérateur prolétaire de Leipzig qui, sur commande de son éditeur, produit des livres, par exemple des manuels d'économie politique, se rapproche du travailleur productif dans la mesure où sa production est soumise au capital et n'existe qu'en vue de sa valorisation. » (*op. cit.*, p. 100) : Marx dit bien « se rapproche », conscient de la difficulté d'appliquer une définition abstraite à un cas concret qui ne relève pas du capitalisme « chimiquement pur », mais plutôt d'un mode de production artisanal en transition vers le capitalisme.

du profit en vendant des véhicules performants. Tandis que le travail de l'enseignant qui forme la force de travail ou du soignant qui la répare, travail tout aussi utile que celui de l'ingénieur, pour le capital et pour la société, n'entre pas dans le collectif de travail et leur travail n'est donc pas productif (de valeur et de plus-value).

Marx résume la question ainsi : « Le travail productif n'est qu'une expression ramassée pour désigner l'ensemble du rapport et la manière dont l'ouvrier et le travail se présentent dans le procès de production capitaliste. Par travail productif, nous entendons donc un travail *socialement déterminé*, qui implique un rapport bien précis entre vendeur et acheteur de travail. Ainsi, le travail productif s'échange directement contre *l'argent-capital*, un argent qui en soi est du capital, ayant pour destination de fonctionner comme tel et de faire face comme tel à la force de travail. »²²

• *Travail improductif et destruction de richesse*

Selon Marx, le travail improductif est présent dans la société capitaliste, sous deux aspects principaux : soit il relève d'activités en transition vers le plein mode de production capitaliste, soit la prestation est inséparable de la personne du prestataire, c'est notamment le cas des services publics, qui nous occupe principalement.

- Dans le premier cas, le service est intégré au procès immédiat de production de marchandises. Par exemple, un tailleur salarié par un marchand pour fabriquer un pantalon dans les règles de son art est productif de capital pour ledit marchand, mais il ne crée pas plus de richesse matérielle que s'il travaillait directement pour le consommateur final. Simplement, le rapport capitaliste formel permet au marchand de gagner de l'argent, ce qui rend productif le travail du serviteur, parce qu'il a fourni le tissu et que le tailleur aura travaillé plus de temps que nécessaire pour reproduire sa force de travail.

Quand le tailleur travaille « à son compte », son travail est improductif, même si dans le prix du pantalon, il ajoute à la valeur des marchandises qu'il utilise la valeur de son travail, qui a une valeur d'usage, mais pas de valeur d'échange, puisqu'il n'est pas acheté pour faire de l'argent. Ainsi, quand ils sont fournis directement au consommateur final, les services du type de celui du tailleur consomment de la richesse matérielle pour lui donner une autre forme concrète, ils ne produisent pas une richesse supplémentaire : ce sont des « frais de consommation de marchandises : par exemple, le service de la cuisinière »²³. Dès lors, le profit du marchand de pantalons provient de la captation de ces frais au détriment du tailleur. Idem celui du restaurateur.

- Dans le second cas, par contre, il faut distinguer selon que le service aboutit à un produit matériel ou immatériel. Voir plus haut le cas de la production matérielle dérivée (haut p. 3, notes 17 et 18).

Quant à la production immatérielle « sans trace palpable », Marx reprend, entre autres, A. Smith sur le célèbre exemple du chanteur, qui enchante l'oreille le temps du chant, puis ne laisse que des souvenirs du plaisir produit. La valeur d'usage d'un service dont le produit est immatériel peut être immense, nulle, objet d'un choix ou imposée (le recours aux services médicaux, par exemple, est déterminé par l'état de santé, et par les moyens du malade, certes), ce n'en est pas moins dans tous les cas le produit d'un travail improductif.²⁴

Par contre, si le chanteur est salarié par un entrepreneur de spectacles, il devient productif pour son employeur, mais comme le produit de son service est inséparable de son prestataire, ce produit ne peut pas devenir une marchandise autonome.²⁵ Le travail est productif pour le capital individuel de l'entrepreneur, mais il est improductif pour la société, pour le capital *social* : nulle marchandise autonome, donc nulle « richesse bourgeoise » à la fin. Au total, quand le capital produit des services immatériels, le procès de production consomme (intermédiairement, dirait l'économiste) des valeurs

²² *Op. cit.*, p. 99.

²³ *Id.*

²⁴ Pléiade, II, p. 396 sq.

²⁵ *Chapitre inédit*, p. 100.

d'usage matérielles, des marchandises-capital, pour les transformer en marchandise simple, et *la production de service détruit de la richesse*²⁶, celle matérialisée dans les marchandises consommées pour produire le spectacle (boisson, électricité, matériel divers, etc.).

- Pour bien enfoncer le clou, reprenons l'exemple de l'école. Si elle est publique, gratuite et obligatoire, le service de formation des esprits en vue de préparer la force de travail dont le capital a besoin est un « bien collectif tutélaire », au sens où sa consommation collective est obligatoire. Les parents dépensent leur revenu pour reproduire la force de travail en payant des impôts au lieu de payer directement des précepteurs à domicile. Si l'école est privée et payante, les parents dépensent pareillement leur revenu quand ils paient le même service directement au capitaliste qui salarie les enseignants, mais, au passage, le capitaliste encaisse un profit. L'enseignement est un service qui transforme les valeurs d'usage qu'achète l'employeur capitaliste en force de travail, tout comme le feraient des parents qui achèteraient gommes, crayons et papier pour former eux-mêmes leur progéniture. Que l'enseignement soit public ou privé ne change rien à l'affaire. Mais dans le second cas, les enseignants sont productifs de valeur pour leur employeur, même si leur produit n'étant pas séparable de leur personne, il n'y a pas de marchandise à la sortie, seulement une valeur d'usage sans valeur d'échange.

Quand il est salarié et acheté par un capitaliste en vue de valoriser son capital, le travail dans les services est donc productif, mais sans qu'il y ait production de marchandises, sans production de richesse économique, donc. La valeur sociale étant l'expression abstraite de cette richesse, elle n'augmente pas, ce qui fait que l'argent engagé par l'employeur est bien de la valeur-capital qui s'autovalorise, mais sans augmentation de la valeur sociale. Dans les services à la personne, le « profiteur » obtient son profit de sa contribution à la consommation improductive des travailleurs.

La plus-value est donc une valeur captée sur celle qui est produite par ailleurs : quand la production de valeur par un capitaliste individuel n'accroît pas la richesse globale, le profit est donc un profit dérivé, de l'ordre de la rente et capté sur le profit global. Je qualifie donc de *oisif* le capital producteur de services, au même titre que Marx qualifie de oisif le capital financier, qui est certes on ne peut plus utile pour la reproduction du capital social et de la formation sociale capitaliste dans son ensemble, mais qui n'en est pas moins improductif de valeur sociale, et dont le profit (l'intérêt) est capté sur le profit social généré par le capital dit *actif* (industriel et commercial).

La plupart des services de production immatérielle relèvent de ce cas : un prestataire de services qui exécute son travail en tant que salarié d'un capitaliste devient productif de capital, non seulement sans rien produire de concret, mais, en plus, en détruisant de la richesse, dans la mesure où son travail consomme des marchandises nécessaires à sa mise en œuvre (locaux, mobilier, électricité, etc.). Tout cela est fort logique : comme dans tout achat de marchandises consommées improductivement, c'est-à-dire pour reproduire la force de travail (la consommation dite finale des ménages, salariés ou capitalistes), l'achat d'un service est l'achat d'une simple valeur d'usage. Dès lors, l'argent est dépensé en tant que forme du revenu, qui est détruit, et dans le même temps, la prestation du service détruit la richesse concrète (les valeurs d'usage) équivalente.

Le profit du prestataire capitaliste rémunère son aide à la consommation : de même que le capitaliste industriel rétrocède une part de son profit au capitaliste commercial qui l'aide à vendre le profit et au capitaliste financier qui l'aide à avancer le capital nécessaire à la production de plus-value, le consommateur salarié ou capitaliste rétrocède une part de son revenu au capitaliste qui l'aide à reproduire sa force de travail (restaurant, clinique privée, école privée, etc.)

• Conclusions

²⁶ À l'appui de cette affirmation, voir cette notation de Marx dans ses *Théories sur la plus-value* : « La grande masse des travailleurs dits « supérieurs » — tels les fonctionnaires, les militaires, les virtuoses, les médecins, les prêtres, les juges, les avocats, etc. — [...] non seulement ne sont pas productifs, mais sont essentiellement *destructifs* et savent pourtant s'approprier une grande partie de la richesse « matérielle » soit en vendant leurs marchandises « immatérielles », soit en les imposant de vive force [les « services de gouvernement »] ... » Cf La Pléiade, II, p. 1666 (note 1 sur la p. 403).

Si je résume, donc, les services ne sont pas productifs de valeur (donc de plus-value), ils sont des valeurs d'usage qui servent à consommer la richesse matérielle, soit productivement au sens général (ils transforment ou contribuent à transformer des valeurs d'usage en d'autres valeurs d'usage), soit directement comme auxiliaires de la consommation (ils détruisent des valeurs d'usage, qui produisent ou reproduisent la force de travail, celles des salariés ou des capitalistes).

J'insiste bien, pour éviter tout malentendu, que qualifier d'improductif un travail donné ne signifie pas qu'il ne participe pas indirectement à la production de la richesse matérielle et de la plus-value qu'elle contient. Si c'est le cas, ce travail est évidemment utile, et on peut le dire indirectement productif de richesse, si on veut, mais ce n'est pas le problème. La caractérisation de productif par Marx n'est pas technique, mais économique, elle renvoie au rapport social de production dans lequel s'exerce le travail : dans le mode de production capitaliste, le but de la production de richesse n'est pas la valeur d'usage, qui n'est qu'un support du vrai but, la valeur d'échange, et à travers elle, la valeur « qui bourgeoine ».

Voilà en résumé ce que dit Marx. JMH prétend le compléter, voyons en quoi et comment.

2. La révision harribéenne

Par son texte, JMH veut établir la nature productive de valeur du travail salarié de production de services dans la sphère non marchande (services publics et protection sociale), en se basant sur Marx pour combler son absence de réponse sur ce cas de figure.

• Deux sphères d'activité créatrices de valeur...

La démonstration commence par juxtaposer deux modes de validation du travail et donc de production de valeur : le marché pour la sphère marchande, et un autre, qui n'est pas nommé, pour la sphère non marchande. Au quatrième paragraphe, en effet, JMH indique que « dans le capitalisme concret » une autre forme de validation sociale du travail coexiste avec le marché, une forme extérieure au « capitalisme chimiquement pur ». Cette seconde forme consiste dans « la décision collective de faire produire des services non marchands » : il s'agit donc, clairement, d'une production dans le cadre d'un rapport social non capitaliste, puisque le mode de production capitaliste est par nature un rapport marchand.

Soit, mais quel est ce rapport non marchand ? Ce n'est pas précisé, si ce n'est que dans une formation sociale capitaliste, il peut y avoir une « une décision collective » de produire des services non marchands. Spontanément, on penserait à une décision étatique, et on s'étonnera alors de cette occultation de l'État au profit de la « collectivité » dans une approche qui se réclame de Marx, pour qui le mode de production détermine une structure de classes dans laquelle l'État est l'État de la classe dominante. On regrettera donc qu'on ne nous dise pas de quel rapport social non capitaliste il s'agit (un rapport *pré-* ou *post-* capitaliste ?)²⁷.

Quel que soit ce rapport, son existence pose la question de la façon dont ces deux sphères autonomes, puisque chacune est dotée de son propre rapport social, peuvent s'articuler dans une même formation sociale sous domination du rapport capitaliste, le point principal étant celui de la monnaie, qui rend possible une articulation par les échanges de biens ou de services.

Concrètement, les travailleurs de la sphère non marchande travaillent avec des marchandises (machines, fournitures diverses, etc.) achetées à la sphère marchande et reproduisent leur force de travail en consommant des produits de la sphère marchande. La sphère non marchande participe ainsi à la réalisation du « saut périlleux » de la marchandise qui se jette sur le marché. Et la sphère marchande achète la force de travail largement produite dans la sphère non marchande.

²⁷ Si rapport social non marchand distinct il y a, on peut raisonnablement penser à celui qui dominait dans les économies de type soviétique du temps de la planification impérative.

- ... *Mais une seule monnaie*

Les deux sphères de production utilisent la même monnaie, ou deux monnaies équivalentes, et comme la monnaie est l'expression de la valeur, la valeur produite dans les deux sphères doit être homogène. Soit il s'agit de la même valeur, produite dans une sphère et qui circule dans les deux, soit ce sont deux valeurs distinctes, mais cela pose un considérable problème de commensurabilité. En effet, les salaires, le prix de la force de travail, sont l'expression monétaire de la valeur de cette force. Dans la sphère marchande, la force de travail est ce que Marx appelle une marchandise-capital, au sens où elle est produite pour produire du capital, ce qui se peut parce qu'elle en est une forme transitoire (c'est M dans A-M-A'). Et, dans cette sphère, l'acheteur de la force de travail la paie avec de l'argent qui fonctionne en tant que capital, c'est-à-dire dans le seul but de se valoriser.

Par contre, dans la sphère non marchande, la force de travail n'est pas achetée en vue de faire une plus-value, puisque la « collectivité » l'achète pour sa seule valeur d'usage, qui est de produire un service non marchand : enseignement, sécurité, justice, etc. Ici, dans son échange contre salaire, la force de travail apparaît comme une marchandise simple, payée avec de l'argent qui n'intervient pas en tant que capital, mais dépensé en tant que revenu. Le travail dans la sphère non marchande ne peut donc pas, logiquement, être productif au sens de Marx, que JMH reprend pourtant.

Logiquement, donc, la valeur du travail effectué dans la sphère non marchande ne peut pas se mesurer à l'aune de sa productivité de plus-value et, dans la pratique, le principe est alors de payer le prix nécessaire pour obtenir une force de travail satisfaisante et de prélever l'impôt nécessaire à cette fin²⁸. Comme JMH pose que la « décision collective de faire produire » vaut validation sociale du travail effectué dans la sphère non marchande, on doit alors supposer que l'argent-revenu qui paye ce travail et qui correspond au montant des impôts est l'expression monétaire de la valeur produite par ce travail. Autrement dit, si on veut élargir le champ du travail productif à la sphère non marchande, il faut en conclure que le travail de la sphère non marchande produit de la valeur pur revenu.

- *La commensurabilité des deux sphères simplement postulée*

C'est bien la conclusion à laquelle parviendra JMH, mais au prix de grossières contorsions du raisonnement. Chez Marx, l'argent étant une forme de la valeur, elle-même forme abstraite de la richesse, la quantité d'argent mesure la quantité de travail de production de cette richesse socialement validé. Logiquement, donc, la sphère non marchande « produit » de l'argent qui exprime la quantité de travail socialement validé dans cette sphère. Mais de l'argent généré par un rapport social non marchand, c'est tout de même une nouveauté théorique d'importance !

Et c'est là qu'est le point aveugle du raisonnement de JMH, la commensurabilité de deux supposées valeurs de nature différente. En effet, pour que l'argent-revenu circule entre sphères marchandes et non marchande, il faut que dans chaque sphère les prix expriment de façon cohérente la valeur produite alors qu'ils résultent de deux modes différents de validation sociale du travail. Autrement dit, l'argent-capital de la sphère marchande et l'argent-revenu de la sphère non marchande expriment la même valeur.

De cela, JMH ne dit rien, tenant implicitement le raisonnement suivant : les deux sphères, marchande et non marchande, échangent avec la même monnaie, et comme la monnaie est l'expression de la valeur, c'est donc que les deux modes de validation du travail social produisent deux valeurs commensurables qu'on peut additionner sans se poser la question de la commensurabilité. Le subterfuge consiste à poser ce que l'on veut établir, à poser l'homogénéité de

²⁸ Les comptes nationaux évaluent ainsi la valeur ajoutée par les services publics. Ce principe n'implique pas que cette valeur ajoutée est créée par les services, on peut très bien les considérer comme consommation de valeur ajoutée et augmenter le PIB industriel d'autant. L'avantage de la pratique comptable est, en collant à l'apparence empirique, de masquer les rapports sociaux de production. À la différence de l'économie standard (« vulgaire », disait Marx), l'économiste critique doit distinguer l'apparence concrète et la réalité abstraite qui la soutend.

deux sphères que l'on veut à la fois indépendantes et homogènes et à en conclure qu'elles s'additionnent.

• *Le travail productif subrepticement redéfini*

La suite n'est pas plus éclairante : « si l'on définit la valeur comme une représentation monétaire du travail socialement validé, il n'y a plus de raison de restreindre la définition du travail productif à celui qui est destiné à nourrir l'accumulation du capital, sauf à dire une tautologie : est productif de capital le travail qui produit du capital. » Cette phrase est plus que problématique, décomposons-là.

- « si l'on définit la valeur comme une représentation monétaire du travail socialement validé » : la valeur, une représentation monétaire ? D'abord surpris, je me suis rappelé que JMH nous a précédemment correctement renvoyés à la valeur chez Marx, qui, de son analyse de la valeur comme travail socialement validé, conclut que le prix de la valeur d'usage est l'expression monétaire de sa valeur²⁹. J'ai donc d'abord vu là, par charité confraternelle, un *lapsus calami*, et puis j'ai compris que c'est cette étonnante proposition qui lui permettait de soutenir ensuite que, puisque toute somme d'argent exprime une quantité de travail social, donc de valeur, et puisqu'on paie les fonctionnaires avec de l'argent, c'est qu'ils ont produit la valeur qu'exprime cet argent. Cette n-ième contorsion du raisonnement permet de traiter de la même façon la production de valeur par un travail socialement validé, indépendamment du caractère marchand ou pas du produit du travail. Alors la suite est possible.

- « il n'y a plus de raison de restreindre la définition du travail productif à celui qui est destiné à nourrir l'accumulation du capital, sauf à dire une tautologie : est productif de capital le travail qui produit du capital ». JMH qualifie de tautologie une formulation qui est de Marx lui-même³⁰, une parmi les multiples manières dont il exprime l'idée qu'est productif dans le rapport social capitaliste, le travail qui accroît le capital, qui est « de l'argent qui fait de l'argent », « de la valeur qui s'autovalorise », etc.

Si je comprends bien mon contradicteur, il existe du travail productif « qui produit de la valeur (donc de la plus-value) », mais qui n'est pas « destiné à nourrir l'accumulation du capital ». Et destiné à quoi alors ? Selon la loi générale de l'accumulation dégagée par Marx, la valeur est destinée à être accumulée, dans les moyens de production et dans la force de travail, celle des salariés mais aussi des capitalistes et autres managers, dont l'activité directoriale est productive, et à accroître cette force productive par l'éducation, la santé, etc. Rien qui ne soit du capital accumulé. À suivre Marx, la phrase incriminée n'est donc en aucune manière tautologique, sauf à ignorer que l'accumulation de capital, c'est « la loi et les prophètes », car « la loi de la production générale du capital [implique] l'extension incessante de l'accumulation »³¹.

• *Un pseudo-circuit de la monnaie non marchande*

Il ne s'agit donc plus ici d'une simple révision du point de vue marxiste, mais d'une substitution complète, derrière les mots conservés, d'un tout autre propos, qui permet à JMH de se présenter en continuateur de Marx quand il propose son idée centrale que « le travail qui est effectué dans la sphère non marchande produit [...] de la valeur au sens défini plus haut, pas pour le capital mais pour la société. »

²⁹ Selon l'analyse de la marchandise capitaliste de Marx telle que résumée au point 1. ci-dessus : l'argent étant une forme de la valeur, elle-même forme abstraite de la richesse (l'ensemble des valeurs d'usage), le travail de production de cette richesse socialement validé (par la vente des valeurs d'usage) s'exprime sous la forme de cet argent, qui est la forme monétaire de la valeur, ou qu'autrement dit, donc, la quantité d'argent en circulation mesure la quantité de travail socialement validé. C'est le sens de l'expression de Keynes : « la monnaie est la forme liquide de la richesse ».

³⁰ C'est bien ce que signifie cette phrase de Marx que JMH cite lui-même un peu plus bas dans son texte : « N'est productif [de valeur, donc de plus-value, donc de capital] que le travail qui produit du capital », c'est-à-dire le travail qui fonctionne comme capital.

³¹ Pléiade, II, pp. 497-498.

Cette phrase est pour le moins fort peu conforme au point de vue du matérialisme historique, car, dans une formation sociale capitaliste, produire pour le capital c'est évidemment produire pour la société, pour sa reproduction, puisque la production des conditions de la vie n'existe que parce qu'elle est socialement validée. Produire pour la société peut se faire dans le cadre de différents rapports sociaux, la validation sociale pouvant être *ex post*, par le marché, ou *ex ante*, par les autorités publiques : l'esclave, le serf, le salarié, y compris le fonctionnaire, tous travaillent tout à la fois pour les maîtres du travail, qu'ils enrichissent, et pour la société, que ce faisant ils reproduisent.

Mais le plus problématique est l'idée que l'on puisse produire de la valeur économique hors de la sphère marchande, car hors sphère marchande, il n'y a plus que des valeurs d'usage, donc plus du tout d'économie³². Ces valeurs d'usage ont certes toujours, nécessairement, une valeur sociale, d'ordre culturel, esthétique, moral, etc., mais ce n'est plus du tout de la même valeur dont il s'agit.

Pour expliquer d'où vient cet argent qui s'ajoute à celui de la sphère marchande, JMH se lance alors dans un nouveau tour de force, en établissant une analogie de fonctionnement des deux sphères : selon l'approche circuitiste de l'économie, que Marx, repris par Keynes, résume par la formule A-M-A', les institutions financières lancent le circuit de la monnaie en avançant aux entreprises l'argent dont elles ont besoin pour financer la production (achat de la force de travail et des moyens de production) ; si les banques ont bien anticipé la validation sociale du travail effectué dans la production de marchandises, la dépense du revenu distribué (salaire et profit) dans l'achat desdites marchandises fait revenir l'argent au point de départ, avec bonus. Cette analogie est pour le moins forcée.

D'une part, concernant la sphère non marchande, l'analogie suppose que le paiement de l'impôt valide le travail à la place de l'achat sur le marché. Mais il y a quelque confusion : on peut certes soutenir que l'impôt est payé *ex post*, mais ce qui est certain c'est que la validation sociale du travail des fonctionnaires salariés est *ex ante*, dans la « décision collective » même de les faire produire des services. Ici, la validation sociale est dans le vote du budget des administrations publiques, et les institutions financières n'ont rien à anticiper, du moins tant que le consentement à l'impôt est acquis (le contraire supposerait un tel cataclysme social que la question ne se poserait même pas).

D'autre part, les institutions financières fournissent l'argent parce que, étant des entreprises comme les autres, il y a du profit au bout, sous la forme de l'intérêt. Elles financent les entreprises de production parce qu'elles anticipent leur capacité à créer de la valeur et du profit, dont elles recevront une part, pour y avoir contribué. Dès lors, si financement de la « collectivité » il y a, on doit supposer, soit qu'elle paie les intérêts en faisant du profit, c'est-à-dire en exploitant ses fonctionnaires, ce qui est évidemment un non-sens, soit qu'elle obtient le crédit sans intérêt, ce qui permet de comprendre l'allusion de JMH à la négativité de la construction de l'euro : c'est l'indépendance de la banque centrale qui bloque la création de la valeur qui permettrait de financer les services publics et qui est donc responsable des politiques d'austérité.

• *Le travail dans les services productifs de revenu*

Ainsi, sur la base de ce qui précède, JMH peut enjoindre le lecteur d'adhérer à sa thèse et de « comprendre » enfin que l'impôt est prélevé « sur un PIB déjà augmenté du fruit du travail réalisé dans la sphère monétaire non marchande ». Ce n'est là qu'un postulat, on l'a vu,³³ et JMH est bien conscient qu'il ne suffit pas d'affirmer une idée pour en convaincre le lecteur. Vient alors

³² C'est bien une économie des valeurs d'usage, la « science économique », que Say et consorts, puis les néo-classiques ont tenté d'opposer à la pensée socialisme naissante des failles de l'économie politique.

³³ La possibilité d'une sphère non marchande générant dans son circuit monétaire de l'argent-revenu est simplement posée, elle n'est pas établie. Je passerai sur le fait que désigner la valeur par le PIB, c'est passer héroïquement d'une abstraction sociale marxiste à une notion empirique keynésienne-néo-classique.

l'argument supposé décisif : « sinon, il y a un gros risque théorique à ne concevoir ces prélèvements *ex post*, j'insiste, que comme effectués sur la seule production marchande ».

Un gros risque théorique, ça fait peur ! Voyons donc de quoi il s'agit. En fait, si je comprends bien, ledit risque est de se trouver en contradiction avec la réalité concrète des faits, qui est que la production marchande, surtout matérielle, ne représente qu'une faible part de la production totale. Ouf, ce n'était donc que cela ! En effet, où est le problème ? Il y a quelques millénaires, la production matérielle représentait 100 % de la production totale, c'est-à-dire que la productivité du travail était égale à un, et puis avec les progrès de ladite productivité, l'humanité s'est offert le luxe de services non marchands, rendus par des sorciers, des chefs, etc., et elle a fini où elle en est aujourd'hui, avec une telle productivité qu'elle peut s'offrir en parallèle des luxes immatériels, les productions d'artistes, d'écrivains, d'auteurs de divers textes plus ou moins utiles, etc. Qu'est-ce donc qui empêcherait que le temps nécessaire à la reproduction des forces productives diminue sans cesse ? La productivité du travail ne deviendra pas infinie, c'est l'utopie de ceux, dont Keynes, qui pensent que lorsque la force productive sera parvenue à satisfaire tous les besoins humains, supposés finis, l'abondance rendra l'humanité paisible. Cependant, dans une perspective moins idéaliste, l'émancipation humaine ne devrait-elle pas tendre à réaliser cette utopie par la suppression du travail ? Cela suppose certes de penser au delà du capitalisme et de la valeur.

Vient ensuite une discussion de la position de Marx sur les services, marchands ou non marchands, que JMH juge inappropriée au monde moderne et par là insuffisante : selon lui, « Le problème théorique naît avec le quatrième cas de figure possible : le musicien est employé par l'État ou une collectivité quelconque qui ont décidé que tous les enfants devaient apprendre la musique en même temps que le calcul. Faut-il ranger ce musicien dans la même catégorie que Mozart ? Marx ne répond pas à cette question ». Qui a lu de Marx ce que j'ai rapidement résumé au point 1. ci-dessus, se demandera comment JMH a pu écrire cela ! Car, chacun a pu le constater pour peu qu'il veuille bien le voir, le « problème théorique » du quatrième cas défini par JMH est réglé à plusieurs reprises, me semble-t-il.³⁴

• *Une inutile digression sur le travailleur collectif*

Vient encore un long paragraphe supposé finir de convaincre, mais qui n'apporte absolument rien au débat, en tout cas pas de la clarté, parce que la citation centrale est doublement inappropriée.

La voici : « À partir du moment, cependant, où le produit individuel est transformé en produit social, en produit d'un travailleur collectif dont les différents membres participent au maniement de la matière à des degrés très divers, de près ou de loin, ou même pas du tout, les déterminations de *travail productif*, de *travailleur productif*, s'élargissent nécessairement. Pour être productif, il n'est plus nécessaire de mettre soi-même la main à l'œuvre ; il suffit d'être un organe du travailleur collectif ou d'en remplir une fonction quelconque. La détermination primitive du travail collectif, née de la nature même de la production matérielle, reste toujours vraie par rapport au travailleur collectif, considéré comme une seule personne, mais elle ne s'applique plus à chacun de ses membres pris à part.³⁵ »

Premièrement, elle introduit la notion de travailleur collectif relativement à la définition *générale* du travail productif, alors que Marx poursuit en précisant : « Mais ce n'est pas cela qui caractérise d'une manière spéciale le travail productif dans le système capitaliste. » Il faut comprendre ici que dans l'extrait précédent, Marx parle « de travail productif, de travailleur productif [au sens de] sa détermination primitive [...] née de la nature même de la production matérielle » et que cette détermination primitive se rapporte au procès de travail simple par lequel un objet de travail est

³⁴ Cf notamment *supra*, les notes 13, 14 et 16, où c'est on ne peut plus clair. JMH a parfaitement le droit de ne pas être d'accord avec la réponse de Marx, mais il peut difficilement prétendre qu'il ne l'a pas donnée, alors qu'il cite justement des extraits dudit *Chapitre inédit* se situant juste avant (p. 388) et juste après (p. 393) ladite réponse. Comprenez qui pourra, ou voudra.

³⁵ La Pléiade, I, p. 1001-1002. C'est au tout début de la Vème section du *Capital*, « Plus-value absolue et plus-value relative ».

transformé en valeur d'usage : « L'ouvrier a tissé et le produit est un tissu. [...] Si l'on considère l'ensemble de ce mouvement, au point de vue de son résultat, alors tous les deux, moyen et objet de travail, se présentent comme moyens de production et le travail lui-même comme travail productif. Cette détermination du travail productif devient tout à fait insuffisante dès qu'il s'agit de la production capitaliste »³⁶.

Deuxièmement, s'il en résulte en effet que, de même que pour le travailleur individuel, le travailleur *collectif* est productif si « l'activité de cette force de travail globale est directement consommée de manière productive [c'est-à-dire si] elle produit immédiatement de la plus-value... »³⁷, on ne voit pas bien ce que cela apporte quant à la caractérisation du travail des fonctionnaires ou plus largement des salariés du secteur public non marchand.

Pour donner un sens à sa référence au travailleur collectif, on peut supposer que JMH considère le collectif de travail au niveau de la société tout entière. Dans cette hypothèse, l'ensemble des travailleurs du pays constituent un seul collectif de travail, et, la société étant capitaliste, tous les salariés de la société sont productifs (de valeur, donc de plus-value). Mais cette conclusion, certes opportune, repose sur la confusion du travail social et du travail collectif : le travail social est une abstraction sociale, c'est le travail de la société abstraction faite des caractères concrets des travaux individuels ; le travail collectif est une réalité concrète, c'est le travail d'un collectif organisé au sein de l'entreprise pour être techniquement efficace dans la production des marchandises. Le travail collectif est le mode concret de consommation productive de la force de travail par le capitaliste individuel qui, poussé par la concurrence, produit de la plus-value relative, et le travailleur collectif dont parle Marx, c'est « le travailleur collectif qui forme l'atelier ».

Si Marx introduit la notion de travailleur collectif, c'est pour intégrer dans son analyse la soumission réelle du travail au capital comme dépassement de la soumission purement formelle et comme « mode de production spécifiquement capitaliste ». Que le travail salarié produise individuellement de la plus-value absolue, par allongement de la durée, ou collectivement de la plus-value relative, par gains de productivité, ne change rien à l'affaire, le mercenaire salarié n'est toujours pas productif. S'il s'agissait de convaincre définitivement, le but est manqué.

Et si l'on veut se demander quelle est alors la pertinence de distinguer sphère marchande et sphère non marchande, puisque les fonctionnaires seraient des exploités comme les autres, la réponse est à chercher dans l'enjeu réel du propos de JMH, qui tord la théorie vers un objectif politique.

3. Le travail productif, un enjeu politique

À la fin de son texte, JMH estime que sa « reformulation [est] seule capable à [son] sens d'articuler les questions du travail, de la valeur et de la monnaie » à « l'intérieur de la matrice théorique léguée par la critique de l'économie politique de Marx et sa fameuse "loi de la valeur" ». Il dévoile ainsi son objectif : faire se déprendre de « la version marxiste traditionnelle de cette idéologie [libérale qui considère] toute dépense publique ou sociale comme parasitaire », afin d'inciter à « réapprendre à penser l'activité humaine qui échappe à la logique de l'accumulation du capital »³⁸. En fait, le véritable enjeu est politique : il s'agit de légitimer théoriquement une « transition » par élargissement de la sphère non marchande.

• *L'objectif théorique : reformuler l'articulation travail-valeur-monnaie ...*

L'objectif théorique, on l'a vu, est de démontrer que la prestation de services publics, non marchands, soit les services de formation et d'entretien de la force de travail (éducation, santé), de gestion des relations sociales (justice, police, ...), etc. ne coûte rien à la société, car elle crée le revenu qui la paie. Il s'agit alors de « borner l'espace où le capital se valorise et élargir par décision démocratique l'espace monétaire non marchand », mais on voit mal comment cela peut porter la

³⁶ *Op. cit.* p. 731.

³⁷ *Chapitre inédit*, p. 96.

³⁸ Cf la *Lettre d'Espaces Marx Bordeaux Aquitaine* précédemment citée.

solution « de la crise actuelle comme une crise de production et de réalisation de la valeur... ». Ni comment est possible un élargissement qui suppose logiquement, en bonne théorie marxiste et au delà de l'oxymore, qu'une sphère marchande toujours plus étroite en regard de la sphère non marchande continue de fournir l'argent utilisé en quantité toujours plus grande par cet « espace monétaire non marchand ».

Plus fondamentalement, cette construction théorique à deux sphères autonomes est bancale, on l'a vu, et elle est une mauvaise abstraction qui ne rend pas exactement compte de la réalité concrète. La sphère monétaire non marchande échappe certes à la loi de l'accumulation du capital, mais son opposition à la logique du capital la lie dialectiquement à cette même logique, dans une relation conflictuelle qui la nie et qui l'y soumet en même temps. En effet, les capitalistes qui achètent la force de travail en vue d'en tirer du profit doivent intégrer dans son prix, le salaire, le coût des besoins de reproduction de la force de travail. Ces besoins sont socialement déterminés par la lutte des classes : au long de l'histoire des luttes politiques, sociales, culturelles, etc., les salariés ont obtenu leurs « acquis sociaux », que valide le salaire socialement reconnu comme normal. Le salaire est donc un prix politique, qui couvre aussi les besoins de services, tant ceux que le salarié achète directement au secteur privé, que ceux que lui fournit la sphère non marchande.

Au début du circuit, les banques avancent l'argent des salaires, les capitalistes achètent moyens de production et force de travail, et à la fin du circuit, le revenu produit apparaît sous la forme du salaire et du profit, sur lesquels les impôts et cotisations sociales collecteront la part qui paiera les services collectifs. La part de ces impôts et cotisations qui finance la consommation collective de la force de travail et contribue à sa reproduction constitue le *salaire socialisé*. Et comme toute dépense de salaire est une dépense de revenu, c'est une dépense improductive, à tous les sens du terme, absolu (il n'y a pas de production de richesse matérielle, mais plutôt destruction) et économique relativement au mode de production capitaliste (il n'y a pas de production de plus-value).

Dans la réalité capitaliste, même impure, c'est le même argent, produit dans la sphère marchande, qui fonctionne soit comme capital, quand il représente la valeur dans le cycle de production de capital, soit comme argent proprement dit, pur moyen de circulation, selon la place que le travail acheté occupe dans le rapport capitaliste. L'existence de ces deux sphères, marchande et non marchandes, est le résultat de la forme concrète que prend la bataille entre salariés et employeurs pour le partage du revenu. Dans la construction de JMH, chaque sphère produit son argent, argent-capital ou argent-revenu, selon le mode de validation sociale du travail, le capitalisme étant confiné dans la sphère marchande, tandis que le « collectivisme » règne dans la sphère non marchande : cette interprétation du réel fait de la tendance à la socialisation de l'économie capitaliste, sous l'effet de ses propres lois, l'avancée d'un rapport social non capitaliste.

• ... exprime un objectif politique...

S'il est vrai que le non marchand produit le revenu qu'il coûte et que la collectivité peut ainsi décider d'en étendre le champ sans empiéter sur celui de la sphère marchande, on ne comprend pas pourquoi dans la vraie vie, la collectivité a plutôt tendance, depuis plus de trente ans, à le rétrécir. Il ne peut logiquement s'agir que d'une simple affaire de volonté politique, et il faut donc en conclure que la démocratie est en de mauvaises mains, celles des élites, qui ont, du point de vue de la collectivité, une atterrante préférence pour l'austérité. C'est donc que les membres éclairés de ladite collectivité ne parviennent pas à la convaincre de voter pour la « transition », comme le commanderaient la raison et l'intérêt général. En réalité, le fond du problème n'est pas celui des défauts d'organisation ou de stratégie, voire simplement de pédagogie, c'est celui de la nature de classe du capitalisme.

D'une part, quand la sphère marchande, c'est-à-dire le capital, était dynamique, elle a dû et pu lâcher des avantages sociaux (salaires, services publics, protection sociale, etc.), d'une part pour la cohésion sociale, etc., mais aussi parce qu'elle avait besoin, par exemple, de force de travail qualifiée, sachant lire et écrire, etc. Depuis qu'elle ne sait plus produire de plus-value en quantité

suffisante, elle tente de reprendre ces avantages et use de tout son appareillage idéologique (experts, médias, etc.) pour accuser services publics et protection sociale de bloquer le dynamisme des affaires et de générer le chômage. Le capital appelle à l'austérité, et c'est rationnel de son point de vue : si on admet avec Marx que « la différence entre travail *productif* et *improductif* est essentielle pour l'accumulation, car seul l'échange [de l'argent-capital] contre le travail productif permet une retransformation de plus-value en capital »³⁹, on comprend que l'élargissement du non marchand étant aussi l'élargissement de la sphère des services, cet élargissement aggrave(ra)it les difficultés de l'accumulation du capital. Pour Marx, clairement, l'industrie paie les services, c'est une loi du capitalisme et elle s'impose à ses gérants, comme toutes les autres lois.

D'autre part, la classe exploitée résiste au resserrement de la sphère non marchande car cela aggrave son exploitation, mais elle semble fermée aux thèses qui proposent l'alternative de l'élargissement de ladite sphère, il faut bien constater qu'elle reste sur la défensive au lieu de tenter de se libérer du rapport capitaliste. Ce n'est pas ici le lieu de se demander pourquoi elle ne croit manifestement pas cela possible, pourquoi elle paraît si résignée. Je dirai simplement que c'est toute la question de l'idéologie dominante et du rôle des classes moyennes tenues par l'idéologie consumériste.

Marx était évidemment conscient du problème : pour lui, ce qui fait fondamentalement la force idéologique du capital, c'est le fétichisme de la marchandise, renforcé par le développement de la coopération des travailleurs individuels au sein du travailleur collectif. Quand ce que Marx appelle la *soumission réelle* du travail au capital développe les forces productives du travail « grâce à la coopération, la division du travail au sein de l'atelier, l'emploi du *machinisme* et [...] *l'emploi* conscient des sciences naturelles, de la mécanique, de la chimie, etc. », elles apparaissent « comme un attribut du capital »⁴⁰.

De cette mystification vient la croyance généralisée que c'est le capital qui porte le progrès social et la conscience du citoyen en est faussée : « Ce qui distingue le rapport capitaliste de tout autre régime de domination, c'est que le travailleur fait face au capital comme consommateur et acquéreur de valeur, en tant que possesseur d'argent et centre de la circulation simple. Or en devenant un de ces innombrables centres, l'ouvrier cesse d'être déterminé par sa condition d'ouvrier ».⁴¹ Et son aliénation sera d'autant plus renforcée que la bourgeoisie pourra lui redistribuer des miettes, sous la forme de salaires directs ou socialisés, aptes à acheter la paix sociale en « embourgeoisant l'ouvrier ».

À suivre Marx, on est loin de la perspective d'une transition progressive résultant d'une bataille idéologique pour l'hégémonie sociale entre deux sphères antagoniques, qui suppose la possibilité d'une collectivité qui se tournerait vers l'activité non marchande, mais qui générerait de la valeur-revenu et pourrait supplanter l'activité marchande, pour autant qu'elle le souhaite.

• ...*petit-bourgeois*...

Cette stratégie relève de ce que dans *le Manifeste communiste* Marx appelait le « socialisme petit-bourgeois ».⁴² Et il trouvait « naturel que des écrivains [avec Sismondi à leur tête] qui prenaient fait et cause pour le prolétariat contre la bourgeoisie [...] aient pris le parti des ouvriers sur les positions de la petite-bourgeoisie », il se félicitait que sur cette base ils ont pu « donner une analyse extrêmement pénétrantes des contradictions inhérentes au système de production moderne », mais il regrettait qu'il n'aient rien eu de positif à proposer que de vouloir faire entrer les rapports de production modernes dans les rapports de propriété anciens, ce qu'il qualifiait d'à la fois réactionnaire et utopique.⁴³ Aujourd'hui, le socialisme de type soviétique a implosé sur une contradiction semblable, le projet de faire fonctionner le rapport de production capitaliste,

³⁹ *Chapitre inédit*, p. 104.

⁴⁰ Marx développe à plusieurs reprises cette idée. Cf par exemple, le *Chapitre inédit*, pp. 81 *sqq.*

⁴¹ « *Grundrisse* », .

⁴² Cf, par exemple, Pléiade, I, pp. 185-86.

⁴³ *Id.* p. 186.

éminemment fondé sur la propriété privée des moyens de production, dans le cadre de la propriété collective.

C'est bien à une forme de négation de la spécificité fondamentale du rapport de production capitaliste que se livre JMH, puisque, si je comprends bien, il y a pour lui, fondamentalement, le salariat, un rapport social productif de valeur, le rapport capitaliste n'étant que le cas particulier dans lequel la production marchande *ajoute* à la valeur de la plus-value. Autrement dit, faisant le même travail, les salariés du secteur marchand sont exploités, tandis que ceux du secteur non marchand ne le sont pas. Voilà qui fleure bon certain vieux manuel d'économie des années cinquante et son rapport social salarial non marchand collectiviste !

Cet effacement des frontières entre les classes définies par le rapport de production capitaliste est typique de l'idéologie radicale qui caractérise la « gauche de la gauche » et dont Marx avait par avance génialement résumé la traduction politique : « Le démocrate représente la petite bourgeoisie, une *classe intermédiaire*, au sein de laquelle s'émoussent les intérêts de deux classes opposées. Les démocrates reconnaissent qu'ils ont devant eux une classe privilégiée, mais eux, avec tout le reste de la nation, ils constituent *le peuple*. Ce qu'ils représentent, c'est le droit du peuple ; ce qui les intéresse, c'est l'intérêt du *peuple*. [...] Ils n'ont qu'à donner le signal pour que le peuple fonce sur ses *opresseurs*. »⁴⁴

• ...spécifique

La théorie économique petite-bourgeoise, qui consiste à « laisser subsister le salariat et abolir le capital, [ce qui] est une revendication qui contient sa propre négation »⁴⁵, est aujourd'hui foncièrement keynésienne, sous ses différentes formes plus ou moins utopiques alternatives au keynésianisme standard. JMH veut s'opposer aux politiques d'austérité de casse des services publics, tout en se distinguant des approches manifestement trop idéalistes et sans se mettre dans les pas du vieux marxisme trop radical. C'est la seule raison de sa « reformulation » de l'analyse de Marx, car l'original suffit amplement à disqualifier les thèses d'A. Orléan, des cognitivistes ou de B. Friot et autres partisans du revenu d'existence, mais il condamne toute idée de conserver un secteur non marchand monétaire.

La « reformulation » opérée par JMH lui permet ainsi de s'opposer fort justement à tout le courant « universaliste », qui considère que tout individu membre de la société participant à la vie sociale et contribuant à sa production et à sa reproduction, il doit recevoir un revenu dit d'existence, ou inconditionnel, du seul fait de sa naissance. Ce courant, dont relève la proposition de C. Arambourou qui nous a valu ce débat, s'appuie largement sur les thèses de Bernard Friot quant à la « puissance du salariat ». Ce n'est pas le lieu ici de développer la critique de cette approche, je relèverai simplement que JMH tente de se référer à Marx pour lui la faiblesse théorique de la proposition d'un revenu d'existence, dont l'auto-production repose sur le seul rapport salarial. Car il ne suffit pas qu'un travail soit effectué dans le cadre du rapport social pour qu'il ait une valeur sociale, encore faut-il qu'il soit socialement validé comme utile à la société : pas de production de valeur par le travail sans validation sociale de l'utilité dudit travail.

Cette même « reformulation » lui permettait déjà d'écrire, dans la *Lettre d'Espaces Marx* précédemment citée, que « les travailleurs des services non marchands ne sont pas productifs de plus-value pour le capital mais ils sont productifs de valeurs d'usage ainsi que de valeur pour la collectivité. D'où les cris d'orfraie incessants des libéraux après les dépenses publiques, les impôts, les "charges sociales", etc., tandis qu'ils bloquent l'accès des collectivités publiques à la banque centrale. »

Cette critique à l'adresse tant des libéraux que de ses concurrents anti-libéraux est habile parce qu'en la noyant dans une phrase d'apparence totalement juste, il y introduit une proposition

⁴⁴ Marx, *Le 18 Brumaire...*, Éditions sociales, p. 122.

⁴⁵ « *Grundrisse* », 2. *Chapitre du Capital*, 10-18, p. 89.

totallement fausse : « ainsi que de valeur pour la collectivité ». Habile, parce qu'une lecture rapide assimile cette valeur aux valeurs d'usage dont il est question, des valeurs d'usage qui sont bien une valeur pour la collectivité, mais pas au sens économique, c'est-à-dire du point de vue de la valorisation du capital. De plus, c'est méconnaître la théorie monétaire de penser, comme Proudhon, que la banque centrale pourrait fournir gratuitement et *ad libitum* l'argent correspondant.

Pour contrer les purs keynésiens, JMH n'a donc pas réussi à se raccrocher à Marx sans dénaturer sa base analytique. Ainsi, sans fondement théorique solide, la définition de la sphère de production de valeur reste arbitraire, déterminée en réalité par la conception *a priori* de la « transition » que souhaite JMH. Pourquoi, par exemple, exclure de ce champ le travail bénévole dans des associations diverses, culturelles, sportives, etc. La décision collective d'une association de prélever des cotisations pour financer les conditions d'exécution d'activités assurées par des bénévoles procède tout autant à une validation sociale qu'une collectivité qui salarie des fonctionnaires. C'est parce que, sans que cela soit dit, mais logiquement, la validation sociale collective ne doit concerner que le travail salarié, afin que la valeur puisse s'exprimer en argent, et c'est aussi, probablement, la raison pour laquelle à un moment JMH définit curieusement la valeur comme « expression monétaire du travail socialement validé ».

À ceux qui proposent de « transiter » (pour utiliser le langage des sectes) en « monétisant » l'ensemble de l'activité sociale, JMH oppose l'extension de la sphère non marchande déjà monétaire. Ces deux projets politiques concurrents sont tout aussi idéalistes et pas plus solidement fondés en théorie l'un que l'autre. Plus généralement, ils s'inscrivent dans la pensée d'une société post-capitaliste fondée sur les services par la grâce des progrès de la technologie digitale.

• *Digression : l'illusion d'une société de services*

De tout ce qui précède, on comprend que le discours tenu tant à gauche qu'à droite sur les perspectives de croissance qu'ouvrirait la révolution numérique est totalement illusoire, car elle ne peut concerner qu'une société de services, or toute société, y compris capitaliste, sera toujours assise sur la production matérielle, laquelle fournit la colonne vertébrale de la société.

Dans le capitalisme « chimiquement pur », c'est-à-dire producteur de marchandises, le taux général de plus-value fixe une norme de taux de profit pour la concurrence inter-capitalistes. Dans une formation sociale structurée par le capitalisme, diverses formes de capitalisme dérivé se développent sur la base de services absolument nécessaires, tels les services financiers, mais improductifs de valeur et dont la valorisation du capital avancé, oisif, est du type rentier. Ce capitalisme dérivé ne fonctionne pas sous le régime du marché, puisqu'il produit des valeurs d'usage sans valeur d'échange : je ne peux pas revendre la coupe de cheveux que j'ai achetée, c'est une valeur d'usage pour ma personne, consommée dans sa production même, de même que la centrale nucléaire ne produit pas d'électricité si je ne branche rien dans la prise.⁴⁶

Le prix d'un service pure valeur d'usage n'est pas l'expression monétaire de sa valeur d'échange, mais d'un pur rapport de force.⁴⁷ D'où l'hyper exploitation des salariés dans ce capitalisme dérivé, les syndicats pouvant mieux s'implanter dans les collectifs de travail. L'ubérisation a pu aller très loin dans le rapport de force parce qu'elle réduit les faux frais de la prestation de service. Ce capitalisme parasitaire n'est pas porteur de progrès social.

C'est pourquoi une formation sociale capitaliste ne pourrait pas fonctionner de manière autonome et stable sans une industrie forte qui détermine le développement des forces productives en régulant les conventions de production, de salaire et de consommation. Accepter la désindustrialisation pour miser sur les services est une stratégie dangereuse dans la mesure où elle consiste à capter le revenu

⁴⁶ Sans oublier la pile qui ne s'use que si l'on s'en sert.

⁴⁷ A. Smith avait compris qu'en l'absence de vrai marché, tant en matière de travail que d'argent, le prix résultait d'un rapport de force : entre ouvriers et maîtres du travail pour le salaire (« la loi empêche les salariés de s'unir, tandis que nul ne peut empêcher les maîtres du travail de dîner ensemble »), entre débiteurs et créanciers pour le taux de l'intérêt, ce qui appelait une intervention des autorités publiques pour limiter l'usure.

à une source extérieure. Alors il n'y a plus de « juste prix », juste des prédateurs qui réaniment la guerre de tous contre tous. Le profit est maintenu, voire accru, mais la société est déstabilisée.

Ainsi, quand les gains de productivité réels ont commencé de choir, la globalisation marchande a permis, *via* les échanges ou les délocalisations, de capter l'essentiel de la plus-value produite dans les pays ateliers du monde asiatiques. Elle a permis aussi de capter la rente minière, gazière ou pétrolière du Sud. La globalisation financière a permis à la finance du Centre (City, Wall Street) de pomper la richesse de la périphérie en tissant la toile de ses réseaux financiers. Ce n'est pas nouveau, et ces formes modernes de l'impérialisme ne sont pas des solutions plus durables que ne le furent la colonisation ou la « tonte des coupons » qui précédèrent les deux guerres mondiales. D'ailleurs, certaines fractions de la classe dominante en sont bien conscientes, qui voudraient pouvoir « relocaliser », « réindustrialiser », etc., mais ne voulant/pouvant pas voir la crise du profit, elles restent sous la coupe de la fraction dominante, celle qui gère la solution immédiate, qui est de casser les salaires, *via* la financiarisation et l'austérité.

• *Conclusions*

Le passage du capitalisme « chimiquement pur » à la formation sociale concrète n'est pas immédiat, car la complexification des tâches, plus ou moins qualifiées, et la redistribution ont produit une structuration fort complexe de la société en classes fonctionnelles. L'émergence des classes moyennes d'un côté et des managers de l'autre brouille les frontières de classe, et la critique sociale n'opposera plus la classe ouvrière à la bourgeoisie, mais le peuple aux élites, les pauvres aux riches, etc. Si l'analyste ne se donne pas, ou ne veut pas se donner, les moyens théoriques d'abstraire le simple d'une telle complexité, il en reste à des constats empiriques qui aboutissent à des stratégies politiques dont on constate de jour en jour l'incapacité à mobiliser les forces à même de transformer le monde. À preuve, la déliquescence de la « gauche de la gauche ».

L'efficacité de l'« analyse concrète de la situation concrète » implique de ne pas oublier que la classe exploitée, porteuse de l'avenir post-capitaliste, est celle des producteurs, c'est-à-dire la classe ouvrière au sens de ceux qui appartiennent aux travailleurs collectifs. Cette classe, qui produit et reproduit la société en produisant et reproduisant les conditions matérielles de la vie, ne se réduit évidemment pas aux ouvriers proprement dits : à l'heure du travailleur collectif, « les uns travaillant intellectuellement, les autres manuellement, les uns comme directeur, ingénieur, technicien ou comme surveillant, les autres, enfin, comme ouvrier manuel, voire simple auxiliaire [...] un nombre croissant de *fonctions de la force de travail* prennent le caractère immédiat de travail productif, ceux qui les exécutent étant des ouvriers *productifs* directement exploités par le capital et *soumis* à son procès de production et de valorisation. »⁴⁸

À chaque étape de l'histoire des modes de production de la vie matérielle, la définition du travail productif et du travail improductif traduit des enjeux de société, définis par la lutte des classes. Ainsi, contre la montée en puissance de la bourgeoisie, les physiocrates soutenaient que seule la terre était productive. Et contre eux, à la suite de Smith, les économistes classiques mirent l'accent sur le travail. À chaque fois, ceux qui sont qualifiés d'improductifs opposent aux productifs des résistances, politiques et culturelles.

La première résistance vient de la difficulté « naturelle » à admettre qu'un travail fort utile puisse être considéré comme improductif et donc parasitaire. Par exemple, selon sa position sociale ou sa stratégie politique, tel ou tel se situant du point de vue du peuple voudra naturellement que l'on distingue les improductifs utiles (par exemple les fonctionnaires qui forment les esprits, soignent les corps, etc.) des improductifs inutiles.

Ainsi, les professions libérales, qui tenaient le haut du pavé du temps des féodaux, ont très mal admis de voir leur statut social rétrogradé par la science (par l'économie politique quand elle était ascendante, celle de Smith et consorts, puis par sa critique, socialiste). Selon Marx, elles étaient

⁴⁸ *Chapitre inédit*, p. 96.

rétives à la thèse de Smith parce que « ces gens-là n'étaient guère flattés de se voir relégués, du point de vue économique, dans la même classe que les bouffons et les domestiques et d'être considérés comme les simples parasites des véritables producteurs »⁴⁹. On peut faire l'hypothèse que c'est ce même refus de « déclassement » qui motive les théories de ces économistes « alternatifs » et autres intellectuels médiatiques qui veulent se donner la légitimité de guider le peuple en actant la fin de la classe ouvrière, classe productive du capital, mais aussi des forces productives sociales et en conséquence de l'avenir de l'humanité.

⁴⁹ Pléiade, II, p. 1667. Cette citation prolonge celle de la note 26 ci-dessus.